

Introduction

LA REPRODUCTION est la chose la plus naturelle du monde. La vie se reproduit, s'étend, se multiplie. L'homme n'échappe pas à la règle. Mais il invoque la maternité et la paternité. Où est la différence ? Une femelle animale a des *petits*, mais on ne dira pas qu'elle a des *enfants*. À ce niveau, la distinction est nette. Est-ce qu'il y a une maternité animale ou s'agit-il d'un abus de langage ? Entre la mère d'une portée, des petits qu'elle a portés, et la maternité de la femme y a-t-il une ligne de démarcation ?

Les fondements biologiques chez les mammifères sont les mêmes étant donné la similitude des organes procréateurs et des fonctions physiologiques. Par contre, l'animal n'a pas l'intention d'être mère, il laisse agir des processus de fécondation : les instincts maternels prendront ensuite le relais là où chez la femme interviendra la maternité qui, en général, n'est pas subie mais aura été désirée. Il semble que ce soit la question du *désir* qui, de prime abord, fasse la différence. La maternité est un désir humain que l'on constate et que l'on peine à expliquer. Elle ne se définit pas seulement parce qu'elle comporte un versant psychologique : elle est plus probablement d'essence psychologique, c'est-à-dire qu'il y aurait une *structure psychique de la maternité humaine*. En tout cas, parler de maternité signifie que l'on introduit la notion de désir et de liberté, tout en ignorant la nature de la structure psychique en jeu.

Ce qui distingue donc reproduction et maternité, c'est le passage de l'automatisme biologique (naturel ou imposé) à la liberté, plus exactement la place qu'occupe ici l'intentionnalité. Quelles que soient les contraintes qui demeurent, la grande évolution qui s'est faite depuis un siècle est l'inscription dans la loi et les pratiques de la liberté d'être mère. Cependant, cette liberté ne sera réelle que si l'on connaît le sens de la maternité.

Psychologie d'usage de la maternité

Or c'est justement la question qui ne se pose pas et que l'on n'a d'ailleurs pas à se poser dans la mesure où tout le monde connaît le sens de la maternité, et depuis longtemps. Il est fondé, non pas sur une réflexion, une élaboration intellectuelle, mais sur une expérience commune et ancestrale.

Bien sûr, comme le note le dictionnaire, « la maternité est le fait d'être mère », mais cette tautologie en dit plus qu'il ne le semble. Elle introduit un *fait* et c'est ce qui compte, car ce fait, bien que non explicité, est observé et suscite des réactions. Ce sont d'abord des *sentiments* : la gamme est large, elle va de l'attendrissement à la jalousie, du respect au rejet, de l'envie au dépit. En tout cas, le fait d'être mère ne laisse pas indifférent d'autant que la vue du bébé est souvent émouvante. À partir de là, s'établissent des coutumes, des rituels et des *règles de conduite* : la mère doit protéger le bébé, le nourrir, l'élever, le soigner et, dans l'ensemble, veiller sur lui. La maternité est nécessaire pour l'enfant qui, sans cela, souffre, meurt ou retourne à l'état sauvage. Mais de toute façon le bébé fait l'objet de *règles morales* appliquées à ses parents, notamment à la mère, dès lors qualifiée bonne ou mauvaise, attentive ou distraite, capable ou déficiente. Les sentiments éprouvés et les conduites nécessaires tournent à l'injonction et un contexte juridique encadre le fait d'être mère : juridiction de la famille, de la communauté ou de l'État.

C'est donc dans la pratique du fait d'être mère que l'on trouve l'explication naturelle du sens de la maternité. On n'avait pas besoin du terme de « maternité » — dont l'apparition est curieusement tardive, comme nous le verrons —, pour disposer d'un répertoire conceptuel. Cela s'est produit tout seul et progressivement par le biais d'une considération *affective et morale* de la maternité qui, en raison des impératifs progressivement adjoints, devient une *psychologie fonctionnelle*. C'est sur les cordes à linge du sentiment que l'on a mis à sécher les couches. Tout était alors établi d'avance. Le sens de la maternité a été défini, délimité et classé sans qu'on ait à l'étudier. Dès lors, il n'y avait pas à s'en soucier : entre le fait et la manière de le penser s'interposait et s'interpose encore la pratique, laquelle s'appuie d'ailleurs sur les notions discutables d'instinct et d'amour maternels. L'ensemble constitue une *psychologie d'usage*.

Le défaut de cette pratique est qu'elle enferme la mère dans les mailles d'un réseau de conduites qui s'imposent au sens maternel personnel et au désir d'enfant. À la moindre difficulté, c'est cet ordre qui intervient, corrige, surveille ou punit. Sous peine de déchéance, la liberté propre à la maternité humaine est enserrée dans les grilles du convenable et des convenances.

Psychologie mythique de la maternité _____

Une variante de la psychologie d'usage est la psychologie mythique. La première considère le fait maternel qu'elle constate, la seconde répond à la nécessité de recourir à une mère dont on suppose la nécessaire existence. Même devenu adulte, on a encore des besoins comme les enfants. Leur axe et leur caractère se trouvent seulement déplacés et ont été extrapolés. Le moissonneur veut sa moisson, l'éleveur la fécondité du troupeau, le chasseur des bêtes à capturer ; il faut la pluie, le soleil, le jour et la nuit. On s'adresse aux dieux, aux puissances célestes. Mais pour ces choses dont on tire la nourriture ou la descendance, on invoquera plutôt des déesses-mères. La divinité, la puissance sont alors attribuées à des entités féminines : des mères en général, Déméter, Diane et bien d'autres. C'est l'autre versant de la maternité : on veut des mères pour soi et pour la communauté, on en attend des bienfaits semblables à ce qu'elles donnent aux enfants. D'où tout un panthéon de déesses qui doivent nous accompagner dans la vie et proroger la maternité dont l'enfant a bénéficié jadis. Cette enfance-là est interminable et l'homme invente des Grandes Mères de substitution.

Mais cela ne suffit pas : il faut à l'homme une divinité spirituelle qui réponde aux angoisses personnelles et qui soit pleine de sollicitude pour son existence. On demande donc de l'affection et de l'attention maternelles. On change de registre et la Déesse mère va devenir la mère divine. C'est aller jusqu'à à imaginer la plus grande, celle qui serait en même temps la mère de Dieu et dont on attend qu'elle soit médiatrice, qu'elle intercède pour nous auprès de Lui. À l'image de cette Vierge-mère est la Sainte Église, entité maternelle intermédiaire entre le Ciel et la Terre. C'est ainsi que le mot de « maternité » apparaîtra pour la première fois, mais dans cette acception religieuse, en 1122¹.

Ainsi la psychologie d'usage doublée de la psychologie mythique constitue l'écran qui s'interpose entre la maternité et ce qu'il faudrait réellement en savoir. Elle est elle-même devenue mythique. Il n'y a plus à s'interroger à propos de ce qui est devenu un corpus d'évidences empruntées pour une part au modèle animal et aux éléments biologiques, d'autre part aux règles, aux idéaux et aux conventions sociales. En raison de la sédimentation de ces revêtements successifs de significations diverses, les choses ont semblé fixées une fois pour toutes. Quant à la mère, si elle demeure l'objet du besoin et de la nécessité, on ne sait toujours pas ce qui la fait réellement mère.

1. Le mot *maternitas* provient d'une bulle rédigée en 1122 par le pape Calixte II. Cf. Delassus, 1995, 3^e éd., 2001, p. 30. Notion reprise par Knibiher, 2000, 2^e éd. 2002, p. 3.